

UNE DÉPORTÉE RÉSISTANTE

Comme beaucoup de Français, avec mes parents, nous quittons Paris pour descendre vers le Sud afin d'échapper à l'envahisseur.

Mais pour aller où ? Nous descendrons jusqu'à Narbonne. Un jour, en cette fin d'après-midi, nous nous arrêtons à Bordeaux dans une brasserie. Je me souviens avoir entendu une voix qui cette première fois sera celle que nous avons besoin d'entendre, mais je ne savais pas que c'était celle du Général de Gaulle.

Il disait, ce que mes parents étaient rassurés d'entendre, et moi la gamine de pas encore 15 ans, approuvait avec enthousiasme, la fameuse Déclaration du 18 Juin 1940.

Je ne me souviens plus le temps passé hors de Paris. Nous décidons de revenir à Paris. Première émotion, avant d'aborder un pont qu'il fallait emprunter, il y avait un soldat allemand avec mitraillette barrant la poitrine qui se tenait jambes écartées à l'entrée du pont. C'était impressionnant, la première fois que nous étions face à un des envahisseurs.

Début octobre 1940, la jeune fille qui avait été ma compagne de vacances l'été 1939, fille d'un officier d'active un peu plus âgée que moi, m'a contactée pour me proposer d'œuvrer dans un réseau de Résistance, parce qu'elle connaissait mon esprit patriotique. Pour faire du renseignement qui partait pour Londres par le BCRA.

Renseignements sur les troupes d'occupations, surtout dans le secteur de l'Opéra et les grands hôtels de la rue de Rivoli. Certains documents étaient déposés à la librairie *Smith and Son*, 248, rue de Rivoli. Mais, j'étais inquiète pour l'acheminement pour Londres.

Quelques mois plus tard, un peu plus d'un an, peut-être, je suis entrée au Front National.

Mais, j'ai oublié de préciser qu'entre-temps, le dimanche 10 novembre 1940, le fils du meilleur ami de mon papa, venu déjeuner avec ses parents, nous a annoncé que le lendemain 11 novembre une grande manifestation aurait lieu à l'Arc de Triomphe pour honorer la Butte Sacrée où repose le Soldat Inconnu de la Guerre de 14-18 et où nous devions déposer une fleur.

Pour la première fois de ma vie, je ne rentre pas directement du cours Saint Louis en l'Île où j'étudiais, et mon frère, de même, lui du lycée Voltaire, à la maison.

C'était la première manifestation contre l'occupant. Il y a eu des blessés, et des arrestations avec des élèves internés aux prisons de la Santé et du Cherche-Midi. J'ai eu l'honneur, aidée par M. le ministre André Malraux de pouvoir faire apposer une plaque commémorative sur le mur de la Santé, à l'angle. Et également, une plaque au sol au milieu des vestiges de la prison du Cherche-Midi, qui a été détruite après l'occupation.

Au Front National, je fais toujours du renseignement, mais je transporte également des tracts, ou des messages ; mais quelquefois une arme, et c'est beaucoup plus angoissant.

Bien sûr, je m'efforçais de rester pour mon entourage, une élève sérieuse au collège Sainte-Barbe où j'étais en classe de math-élém en 1944.

Si je cite cette situation, c'est parce qu'une après-midi où je revenais au Collège, je suis appelée au bureau du proviseur. J'y vais le cœur battant, il n'était pas tout seul, deux messieurs : gestapo française. Ils étaient venus vraisemblablement, suite à une filature. Mais personne ne m'avait prévenue avant. Interrogatoire pendant trois jours. Prison. Puis je quitte la France et, c'est la déportation avril 1944.

Une nouvelle vie. D'abord dépouillée du peu de biens encore en notre possession à notre arrivée y compris nos vêtements. Les chiens hurlent avec leurs maîtres qui eux utilisent en plus les crosses de fusils pour nous faire évacuer des wagons du train.

Nouvelles tenues. Des femmes sont en larmes. Je ne me souviens plus bien quel était mon état d'esprit de ce moment. En fait, il faut savoir qu'au début de ma libération en Allemagne, je me souviens de moi avec le sourire notamment le matin. À cause du ciel bleu. Je sais avoir dit, les rares fois où j'ai évoqué ma vie au camp : "*J'ai fait des cauchemars toutes les nuits pendant un an et demi*".

Et en fait, je n'ai pas dit que j'avais été déportée, sans doute pour ne pas faire pitié. Mais si je parle, ce sont des évocations de quelques images de ce film qui a duré depuis avril 1944 au 5 juin 1945.

Je revois l'extérieur des wagons, peut-être à peine l'intérieur pendant le voyage, bien sombre puisqu'il n'y avait pas de fenêtre et peut-être un drame au milieu. Mais quoi, je ne me souviens plus. Non, il n'y a dans ma mémoire que les cris et les hurlements des chiens et des soldats, leurs coups de crosses de fusils. Les appels qui duraient des heures le matin et le soir et les départs au pas pour partir travailler à l'extérieur et moi qui marchais normalement pas bravade.

Le dimanche, on ne travaillait pas et mes compagnes, celles près de qui je me trouvais, racontaient souvent des recettes de cuisine pendant que les autres recherchaient des petites bêtes à détruire, quand il y en avait. Le souvenir de dormir dans une robe qui était humide, les jours de pluie, de peur d'un vol de mon seul vêtement. C'est sans doute pour cela que j'ai quelques petites calcifications à un poumon, je ne sais pas lequel. Cela ne m'a pas intéressée parce qu'il faut bien avoir des séquelles. Je ne vais pas me plaindre. Autre souvenir, mais imprécis, j'ai eu le pouce de la main droite brûlé, je me souviens que cela a dû m'arriver les derniers mois de ma déportation, puisque j'avais une plaie à mon retour, sans bel aspect, car un infirmier anglais n'a pas osé m'enlever le bandage. Je l'ai défait moi-même...

En me rappelant le premier jour de mon arrivée, je revois le quai, le train, puis le lieu où l'on nous mène à la douche. Plus tard, j'apprendrais qu'il peut y avoir dans le même lieu ou douche ou gaz pour tuer.

Donc des souvenirs sans lien les uns avec les autres ou du début ou au cours de ces quatorze mois difficiles. Ne pas pouvoir aller à la toilette seule. Brusquement, je me trouve sans cesse en groupe. Des hurlements, des coups si on ne marche pas assez vite. Les appels le matin et le soir qui, durent des heures et qui ajoutent à notre fatigue. Je suis là depuis trois semaines et je ne pense plus qu'à celui que j'ai quitté à Paris. Pourvu qu'il passe au travers des arrestations possibles. Comme cela m'est arrivé. Je ne sais comment les choses se sont formées dans ma tête, plus rien n'a d'importance de ce qui se passe autour de moi. Je ne suis qu'à Paris avec celui qui était mon fiancé et que je m'imagine protéger pour qu'il ne soit pas arrêté notamment dans le métro, au détour d'un couloir. C'était toujours ma hantise.

Maintenant après tant d'années, tout ne me revient pas en mémoire, je marche sans réfléchir. Il me souvient que j'ai peur du froid, notamment d'avoir les mains gelées, et que j'essaie de protéger en les glissant sous mes bras. Non je n'aurai pas les mains gelées, (mais les pouces des pieds) et c'est pour cela que je reçois de temps en temps un mauvais coup sur la tête.

Je vis sans réfléchir, mais je me persuade que je reviendrai. C'est je crois pour cette certitude incompréhensible que se qui ce passe autour de moi n'a aucune importance. Il m'est difficile pour moi d'expliquer ces sentiments de totale indifférence en face de cette vie si cruelle : des travaux qui sont durs pour des femmes et quelles femmes, peu vêtues, ne mangeant au cours de la journée qu'une tranche de pain avec une rondelle de saucisson, une soupe d'orge et une boisson qui n'a que le nom de thé...

Il faut juste ne pas se faire voler cette tranche de pain car hélas, si ce peu de nourriture faisait défaut, il se pourrait que celle qui en est privée, ait du mal à survivre. Je deviens très dure dans ma tête, je ne veux pas ressembler à certaines qui se laissent aller dans leur langage.

On veut nous réduire à l'état de bête. Je refuse intérieurement à changer mon comportement : "*Quand je rentrerai, je dirai des mots grossiers, si j'en ai envie, mais ici jamais*". Jamais je ne me baisserai pour ramasser une épluchure pour la manger. Je ne veux pas devenir l'animal dans lequel on veut nous réduire. En fait, j'y pense maintenant, c'est une affaire de dignité.

Et les jours et les mois passent. Moi la gamine, j'ai une amie qui doit avoir une trentaine d'années qui m'aide sans doute moralement, et vers qui je vais tous les dimanches et que je retrouverai à Paris, mais je ne me souviens plus comment.

Une autre femme m'aidera un peu à la fois moralement, et je crois me souvenir qu'elle m'a donné un peu d'eau. Elle aussi, je la retrouverai à Paris. Cette fois, c'est moi qui vais l'aider puisque j'ai une parente qui n'a pas voulu que je vive seule dans l'appartement de mon père. J'ai décidé, puisqu'il ne sert à personne, qu'elle pourra y vivre avec sa famille jusqu'à mon mariage. Elle a pris sous son aile une ancienne déportée d'environ 25 ans, et avec son père et ses frères et sœurs, ils sont sept dans deux pièces (dont une très grande cuisine, je me souviens de ce détail étonnant).

Mais j'ai anticipé, car j'ai du mal à suivre le cours de ma vie en déportation.

Fait sensationnel le 6 juin 1944, le camp est en ébullition, mais une toute petite ébullition. Le matin à l'appel nous avons connaissance du débarquement. Je pense que ce ne sont pas les SS qui annoncent le fait, mais plutôt leurs secrétaires qui ont sans doute écouté la radio en allemand. Mais quelle importance pour nous, nous sommes si loin.

Autre souvenir, celui là peu de temps après mon arrivée. À l'appel du matin, grand drame, une jeune femme, je crois belge, s'est évadée avec un polonais. Ils ont été repris ("*On ne s'évade pas des camps*" disent les SS). Il faut être habillée en tenue normale, avoir des papiers en règle, parler la langue, avoir de l'argent. Tout cela est difficile. Pour l'exemple : cette jolie jeune femme d'environ 20 à 25 ans sera pendue devant tout le monde. Je pense qu'il en a été de même pour le polonais, sans oublier les coups.

On ne peut s'appuyer sur une date probante : nous n'avons pas de calendrier, ni papier avec un stylo. Cependant, je ne sais par quel miracle, il y a des déportés qui ont écrit en déportation ! Car les rares fois où nous avons eu droit à la douche, nous étions fouillées. On ne peut rien garder.

Je crois que vers la fin de l'année 1944, je quitte le camp pour Bergen Belsen. Je ne vois aucune différence, ni rien de spécial à raconter. Je sais seulement que j'ai quitté un camp pour aller dans un autre et que je vais quitter Bergen pour encore aller ailleurs. Toujours avec le sentiment que les SS veulent échapper à un encerclement des armées russes qui ont pris le dessus.

Et moi je me dis que chaque fois que je quitte un camp, ce camp est libéré, et que je ne serais jamais libérée. Parce que cette fois, je quitte Bergen pour aller à Dresde, où j'arrive le soir où le fameux bombardement de trois jours va commencer. On nous fait descendre dans les caves, où nous allons rester plusieurs jours. Je vais y attraper le typhus. Je vais avoir une espèce de coma ou en tout cas d'inconscience d'où j'émerge, et je me souviens que j'imagine des choses qui n'existent pas. À force de regarder la porte, je la fais s'ouvrir et on nous apporte non pas des mets agréables, mais nos simples rations. J'avais dû rester sans manger, et cette fois je pense à la nourriture.

Mais hélas, cette fois aussi je suis moins sûre de rentrer, car d'être restée immobile sur le sol, mes côtés sont violets comme les cadavres que l'on transporte devant moi.

À peu près quatre jours après avoir repris connaissance, on nous fait marcher pendant au moins trois jours, et sans mes camarades, je ne serai pas là pour vous raconter mon odyssée. Nous arrivons dans une ferme, mais nous ne recevons même pas une tranche de pain. Elles trouvent moyen, les femmes SS, de vouloir nous faire faire un appel et cette fois, je m'écroule. Nous avons dû y rester trois semaines, mais je n'en sais rien toujours pas de calendrier. C'est au retour que je peux mettre des dates sur mes souvenirs.

Cependant, une nuit j'entends les combats qui se donnent derrière moi, puis au cours de la nuit, ils sont à ma hauteur, et finissent au matin, au dessus. Aussi lorsqu'une des femmes SS nous demande de nous lever pour les suivre, je refuse. La SS ajoute : "*Tu resteras sans manger*". Je réplique : "*Nous ne mangeons déjà pas depuis hier*". J'ajoute pour mes camarades : "*Les combats sont finis depuis hier soir, ne partez pas*".

Bien sûr, plusieurs heures après, elles reviennent. Les SS les ont abandonnées, et elles reviennent fatiguées. Nous avons donc été libérées par les soldats russes le 9 mai 1945. Cette date, je la connaissais déjà en Allemagne.

Nous sommes restées peu de jours dans la ferme, et doucement nous sommes allées dans le centre de la petite ville où nous avons occupé un tout petit appartement vide où j'ai failli être violée, à cause du ciel bleu auquel je souriais chaque matin pour aller faire ma toilette, en passant devant un soldat qui réparait son camion devant notre appartement.

Heureusement, un supérieur a mis tout le monde dehors et a dormi devant notre porte pour me protéger.

Nous avons été transportées jusqu'à Dresde, où nous avons pu prendre le train vers les lignes américaines, puis anglaises et enfin nous sommes arrivées en France, en Lorraine. Et à la gare de l'Est. Nous avons été transportées en bus jusqu'à l'Hôtel Lutétia.

J'avais demandé à Dieu, une journée à Paris...

Clotilde Rousseau